



LAURENT

CHABIN

EMBRASSE TON AMOUR

SANS LÂCHER

TON COUTEAU

EXPRESSION
NOIRE

LAURENT
CHABIN

EMBRASSE TON AMOUR
SANS LÂCHER
TON COUTEAU

Première partie

VICTIMES

« Nous sommes des chiens de mauvaise volonté. »

Léo Ferré, *Le Chien*

Montréal. Je l'ai retrouvée, enfin.

Pas si compliqué, dans le fond. Un nom, un nom comme celui-là, je l'avais facile... Et d'avoir vécu comme un chien depuis tout ce temps – des années à fuir, à me cacher, et finalement dix de trou –, comment n'avoir pas viré chien pour de bon, et fameux chien avec ça, chien de sang, chien rouge, infatigable, la truffe humide, les reins nerveux, la haine dans les os...

La haine, surtout...

Ça bouge. Ça commence à bouger. Salement...

Ce coup de téléphone dans la nuit. Je dormais. J'ai décroché et marmonné un vague hmmm. Silence au bout du fil. Mais un silence pesant, dense, moite. Visqueux. Et la voix, enfin. Atone. Une voix qui traînait derrière elle des profondeurs de vase et d'animalité crasse, d'alcool, de tabac.

Une voix qui me dit quelque chose, maintenant que j'essaie de me la rappeler. Une voix qu'on dissimule, dont on tente de modifier les intonations derrière un mouchoir ou un bout de tissu. Parce que je la connais ?

Peu de mots, pourtant.

— *I know who you are.*

Je n'ai pas répondu, mais l'autre n'a pas raccroché tout de suite non plus. Ni ajouté un mot. Sa respiration, seulement. Rauque, gênée. Quelques secondes. La tension est devenue intolérable.

Puis la ligne a été coupée.

C'est un sentiment étrange, de vivre dans la peau de quelqu'un d'autre. Dans ses papiers, en tout cas. Parce que, dans le fond, à part son nom, je ne sais pas grand-chose de Lyne. Et je ne peux vivre que dans une peau, la mienne. Un corps unique. Ma seule propriété. Ma seule prison...

Parce que, je commence à m'en rendre compte, je me suis emprisonnée moi-même.

Disparaître était un fantasme. Ne demeurer qu'un corps inconnu dont je serais l'unique propriétaire, hors des registres, libérée de l'emprise de l'Administration, des fichiers de la police, des bases de données du grand GAFa et de leurs satellites. Serge était d'accord, Lyne aussi. Nous avons monté l'affaire tous les trois en connaissance de cause. Enfin, je crois...

Lyne souffrait depuis des années d'une maladie rare et incurable, une myofasciite à macrophages – rien que le nom fait froid dans le dos –, et elle était en phase terminale. Seul son cerveau fonctionnait encore, mais pour combien de temps ? Elle souhaitait simplement que ça cesse. Le plus vite possible. Hélas, le moindre mouvement, même réduit, lui causait des souffrances épouvantables

et elle n'aurait pas été capable, physiquement, d'accomplir seule l'acte qui la libérerait enfin.

Serge lui avait proposé son aide. Une aide « mutuelle ». Il se chargerait des détails techniques de sa disparition et, en échange, Lyne m'offrirait une nouvelle identité – la sienne –, qui me permettrait, à moi, Lara Crevier, de disparaître une fois pour toutes des registres de l'État et de ses commettants.

L'affaire a été arrangée et accomplie l'hiver dernier, en janvier. Lyne est morte dans mes bras, d'un parachute de cocaïne, dans le taudis de la rue Saint-Antoine que j'avais loué dans ce but sous un faux nom. Serge n'a pas voulu que j'assiste à la suite de l'opération. Je n'en avais pas très envie, je dois le reconnaître. Il a simulé quelques sévices sexuels sur le corps pour égarer les enquêteurs, puis il a coupé et fait disparaître la tête. Que la police n'a jamais retrouvée et ne retrouvera jamais, et pour cause.

Nous avons réglé ensuite les détails de notre mise en scène. J'ai joué le dernier rôle officiel de Lara Crevier auprès de mon ancienne coloc – après la mort de Lyne, bien sûr – et la police a authentifié, ADN à l'appui, le corps de Lyne comme étant le mien¹. Nous avons ri longtemps, longtemps, de voir les bons chiens errer dans la nuit et ronger l'os vide de moelle que nous leur avons laissé.

Je m'appelais désormais Lyne Czemely, j'avais à peu près mon âge, aucun ami, pas de parents, peu d'histoire. Les dernières traces de ma vie précédente étaient effacées.

La liberté? Oui, je l'avoue, j'y ai cru.

1. Voir *Apportez-moi la tête de Lara Crevier!*, Libre Expression, 2014.

J'avais pris quelques précautions, tout de même. Introduit un grain de sable dans la machine, parce que les machines parfaites sont inhumaines, je refuse de m'y soumettre. Quelque temps après la mort de Lyne, j'ai lancé deux de mes amis sur ma piste. Une certaine envie de les revoir, bien sûr – Yoko surtout, une amante exceptionnelle –, mais également une sorte de réflexe de sauvegarde.

Méfiance ? Pas exactement. Je ne me méfie pas de Serge, ce n'est pas le mot. Mon père est un homme assez particulier, un amant hors pair, lui aussi, un génie dans son genre. Et il est capable mieux que quiconque de protéger un secret et de protéger ceux qui le partagent avec lui. J'ai donc hésité longtemps. Plus un secret est partagé, moins il est secret. D'un autre côté, moins il l'est, plus il devient étouffant. Je ne veux pas étouffer.

Après avoir pesé le pour et le contre, considérant au final que le risque était minime et l'enjeu important, j'ai donc choisi de guider Yoko et Chris jusqu'à moi, au terme d'un jeu de piste un peu tordu qui m'a donné un immense plaisir. Ils ont ainsi débarqué un soir à l'atelier, en l'absence de Serge, bien sûr. Je leur ai révélé une partie de l'affaire.

Yoko m'aime, c'est indéniable. Elle ne me trahira pas. C'est une maniaque de la dissimulation et de l'anonymat. En ce sens, elle est fiable. Je lui devais bien ça, pour pouvoir jouir encore de sa présence. Je suis pour ma part une des rares personnes à connaître son vrai nom. Nous avons nos petits secrets. Je ne veux pas en savoir davantage. Sa peau, sa langue, ses doigts me suffisent...

Chris, c'est autre chose. C'est comme un jouet. Il m'amuse. Il ignore tout de la vie. Il ignore qui il est lui-même. Il se prend pour un anarchiste alors qu'il n'est qu'un contestataire. Un contestataire amoureux. À part d'un monde meilleur, il rêve de moi, je n'en doute pas un instant.

Il a conservé le moulage de mon sexe, assez « animal », il faut dire, réalisé par Serge, et que j'avais laissé à son intention dans mon ancien appartement avant de « mourir ». Il se branle devant, c'est certain, il se branle en pensant à ce que nous pourrions faire ensemble – même si ses rêves sont sans doute bien inférieurs à ce que je pourrais lui faire découvrir.

Un petit garçon, en fait. Je le sens mollir lorsqu'il se trouve en face de moi, perdre pied, rougir. Mais il m'aime, lui aussi. À sa façon. Il m'aime comme dans un livre, comme un héros de roman. Et sa morale de gentil réfractaire passif et rêveur lui interdit de me vouloir du mal. D'où, j'en suis persuadée, une certaine fiabilité.

Je les ai utilisés tous les deux – même si le mot n'est pas très joli – pour ces qualités. Pour me créer une sauvegarde, une trappe secrète pour le cas où... Où quoi? Je ne sais pas très bien. J'ai agi par instinct. Comme souvent.

J'ai revu Yoko à quelques reprises depuis. Toujours chez elle ou, avec l'arrivée de l'été, dans les parcs ou les cimetières de Montréal – l'odeur de son cul est plus prégnante, plus affolante au grand air. Son anus goûte le

gingembre et la muscade. Question d'alimentation, peut-être. En tout cas, elle n'est jamais revenue sur le sujet de ce qui s'est passé cet hiver.

Chris, je l'ai aperçu aussi. De dos. Je le suis en cachette, de temps à autre, pour m'amuser. Il fréquente toujours l'université et sa bibliothèque. Il se rend parfois au septième étage, au rayon des bibliographies, cote Z, là où il avait découvert mon journal. Mais l'oracle reste muet. Je le sens un peu meurtri, un peu triste. Pourtant, s'il y vient encore, c'est que je n'ai pas cessé de hanter ses rêves. Disons que je me le garde en réserve.

Je n'ai rien dit à Serge, bien sûr, et autant Chris que Yoko ont compris que ce qu'ils savaient, ils devaient le garder pour eux. D'ailleurs, je n'ai pas prononcé devant eux le nom de Minski et, s'ils connaissent celui de Stillman, ils ignorent que celui-ci est mon père, qu'il est bien vivant, et que c'est l'autre qui a définitivement disparu au Mexique il y a des années. Fragmenter le savoir. Le cloisonner. Et cacher la clé...

Mon corps est toujours celui de Lara Crevier – plus que jamais! –, mais ma carte bancaire est au nom de Lyne Czemely, ainsi que la ligne de téléphone et l'appartement, un 2½ perché à l'avant-dernier étage d'un immeuble au coin de Sherbrooke et de Saint-Dominique. Lyne n'avait pas de permis de conduire. Sa carte d'assurance maladie, je ne l'utilise jamais. Je ne suis pas malade.

Aucun relevé bancaire, tout se fait en ligne. Même le loyer est prélevé mensuellement sur le compte de Lyne. Ce compte – et ceci, je n'en ai parlé à personne, pas même à Serge – est alimenté régulièrement. Un virement en provenance d'un plan d'investissement, qui me permettrait de vivre même si je cessais d'avoir d'autres ressources. La carte de débit est liée au compte courant et je n'ai à m'occuper de rien.

Lyne Czemely se réduit donc aujourd'hui à ces quelques bouts de plastique et à quelques mètres de fibre optique connectés à un réseau déjà quasi obsolète. Et Lara, le corps de Lara, mon corps depuis toujours, vit dans l'espace libre que nous avons créé avec le simulacre de ma mort.

Ça aurait dû fonctionner. Ça a fonctionné. En douceur. Jusqu'à cette nuit. Jusqu'à cet appel qui vient d'ouvrir une brèche dans mon système de défense. Une brèche par où la peur commence à s'infiltrer.

— *I know who you are...*



« Lara Crevier » est morte, vive Lara Crevier !

Mais Lara, devenue Lyne Czemely, se trouve prise au piège de cette identité qu'elle avait si habilement endossée. Pire, elle commence à recevoir des appels téléphoniques anonymes : « *I know who you are. I know where you are.* » Qui pourrait être à l'origine de ces appels ? Quelles sont les intentions de cette personne ? Pourquoi est-elle aux trousses de Lara ? Et quel est le rapport entre elle et l'identité véritable de Serge Minski ?

Ce roman nous ramène dans l'univers de Lara et de Serge, ces âmes damnées qui se sont réclamées d'une parfaite liberté et en payent maintenant le prix fort.



Né en France, Laurent Chabin a vécu aux Antilles et en Espagne avant de s'installer en Alberta puis, quelques années plus tard, à Montréal. Auteur prolifique, il a écrit abondamment pour les jeunes en plus de signer une quinzaine de romans pour adultes. Il renoue ici avec les deux personnages principaux de *AppORTEZ-MOI LA TÊTE DE LARA CREVIER !* (2014) et de *QUAND J'AVAIS CINQ ANS JE L'AI TUÉ !* (2015). Ses romans policiers sont noirs, à l'image du monde de violence, de fausseté et de cynisme qu'ils décrivent.